

soufflet qui le fait tourner deux fois sur lui-même.—Ah ! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es ! lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis :—Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné ? —Aujourd'hui même.—Bien, va le porter.—C'est au pied d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six heures paraît un *Bastuccio*, un infâme usurier. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les ceus qu'il deterrait.—Maintenant, drôle ! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse *Giocanto Castriconi*.—Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essuyer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

—Ah ! curé, dit *Brandolaccio*, je t'envie ce coup de fusil-là. Tu as dû bien rire ?

—J'avais attrapé le *Bastuccio* à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile :

...Liquifacto tempora plumbo
Diffidit, ac multa porrectum extendit arenâ.

Liquifacto ! Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air ? Vous qui avez étudié la balistique, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité ?

Orso aimait mieux discuter cette question de physique que d'argumenter avec le licencié sur la moralité de son action. *Brandolaccio*, que cette dissertation scientifique n'amusa guère, l'interrompit pour remarquer que le soleil allait se coucher : « Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' Anton', lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps mademoiselle Colomba. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil ? Il y a de mauvaises gens dans ces environs ; prenez-y garde. Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre ; les *Barricini* amènent le préfet chez eux ; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à *Pietranera* avant d'aller poser à Corte une première pierre, comme on dit... une bêtise ! Il couche ce soir chez les *Barricini* ; mais demain ils seront libres. Il y a *Vincentello*, qui est un mauvais garnement, et *Orlanduccio*, qui ne vaut guère mieux. Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre ; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

—Merci du conseil, dit Orso ; mais nous n'avons rien à démêler ensemble ; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, je n'ai rien à leur dire.

Le bandit tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso se levait pour partir : « A propos, dit *Brandolaccio*, je ne vous ai pas remercié de votre poudre ; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque... c'est-à-dire il me manque encore des souliers... mais je m'en ferai de la peau d'un mouflon un de ces jours. »

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

« C'est Colomba qui t'envoyait la poudre ; voici pour t'acheter des souliers.

—Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria *Brandolaccio* en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me prenez pour un mendiant ? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

—Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider. Allons, adieu ! »

Mais, avant de partir, il avait mis l'argent dans la besace du bandit sans qu'il s'en fût aperçu.

« Adieu, Ors' Anton' ! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au maquis un de ces jours, et nous continuerons nos études sur Virgile. »

Orso avait quitté ses honnêtes compagnons depuis un quart

d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière lui de toutes ses forces. C'était *Brandolaccio*.

« C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors d'haleine, un peu trop fort ! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espéglorie. Bien des choses de ma part à mademoiselle Colomba. Vous m'avez tout essoufflé ! Bonsoir »

XII

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue absence ; mais, en la voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repas du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa sœur, lui raconta sa rencontre avec les bandits, et hasarda même quelques plaisanteries sur l'éducation morale et religieuse que recevait la petite Chilina par les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur *Castriconi*.

« *Brandolaccio* est un honnête homme, dit Colomba, mais, pour *Castriconi*, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes.

—Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que *Brandolaccio*, et *Brandolaccio* autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes ; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui n'habitent pas le maquis. »

Un éclair de joie brilla sur le front de sa sœur.

« Oui, poursuivit Orso ; ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent. »

Il y eut un moment de silence.

« Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que *Charles-Baptiste Pietri* est mort la nuit passée ? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

—Qui est ce *Pietri* ?

—C'est un homme de ce bourg, mari de *Madeleine*, qui a reçu le portefeuille de notre père mourant. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on ne peut se dispenser dans un petit endroit comme le nôtre.

—Au diable ta veillée, Colomba ! Je n'aime point à voir ma sœur se donner ainsi en spectacle au public.

—Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La *ballata* nous vient de nos aïeux, et nous devons la respecter comme un usage antique. *Madeleine* n'a pas le don, et la vieille *Fiordispina*, qui est la meilleure vocatrice du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la *ballata*.

—Crois-tu que *Charles-Baptiste* ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvaises vers sur sa bière ? Va à la veillée si tu veux, Colomba ; j'irai avec toi ; si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas ; cela est inconvenant à ton âge, et... je t'en prie, ma sœur.

—Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous le savez et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

—Sotte coutume !

—Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade ; mais il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages. Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera à supporter leur chagrin ?

—Allons, fais comme tu voudras. Je gage que tu as déjà composé ta *ballata*, et tu ne veux pas la perdre.

—Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux, et alors je chante ce qui me vient à l'esprit.

Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était impossible de supposer le moindre amour-propre poétique chez